

de quartier-maître, et demande son admission chez les Frères des Ecoles Chrétiennes. Dès qu'il a terminé son noviciat et prononcé ses voeux, il est envoyé, sur sa propre demande, à Madagascar. Pendant quatre ans, il résiste victorieusement au climat si meurtrier de la ville de Diego-Suarez; mais l'anémie devient trop forte et le terrasse. On l'envoie à l'île de la Réunion en changement d'air. Un jour le vapeur l'"Emyrne" se trouvait en rade de Saint-Denis. Le frère Fabricius était à bord, faisant visiter le bateau à ses élèves. L'"Emyrne" avait embarqué des barriques de rhum et l'une d'elles, mal bouché, avait coulé. Un Camorien, employé comme débardeur, en avait profité et s'était enivré. Il fait un faux pas et tombe à la mer. L'équipage accourt mais n'a qu'à regarder; le Comorien n'a pas reparu à la surface, et d'ailleurs pourquoi faire tant de bruit pour un noir. Les requins, qui abondent, l'auront bien-tôt dévoré. Le frère Fabricius a vu l'accident. Il se rappelle qu'avant d'être religieux il était marin, et que la vie d'un noir vaut celle d'un blanc. En un clin d'œil il enlève sa robe et se jette à la mer. A deux reprises il plonge. Il a saisi le Comorien. Celui-ci, du geste désespéré des noyés, et ne sachant déjà plus ce qu'il fait, étreint le frère à la gorge. L'ancien quartier-maître de l'"Irrouaddy" ne perd pas son sang-froid, et la crainte des requins ne l'émeut guère. Il se maintient à la surface jusqu'à ce qu'une chaloupe les recueille tous deux. On les hisse sur le pont du vapeur, et, pendant qu'on râgne le Comorien, le frère Fabricius saute dans une embarcation et regagne son école.

La mission que les Frères des Ecoles Chrétiennes ont entreprise dans l'océan Indien est bien pénible. Il n'est point né-

cessaire d'avoir étudié les principes de Darwin, ni lu les écrits de M. de Quatrefages, pour savoir que certains peuples d'Afrique ont la tête particulièrement dure. Il était réservé aux disciples de Jean-Baptiste de LaSalle d'aller apprendre à lire et à écrire à ces pauvres diables. La dose de patience qu'il leur faut est quelque chose d'inroyable; c'est une lutte continue entre les nerfs et la bonne volonté. Là où des instituteurs laïques ont échoué, à cause de manque de patience, qui se traduisait par des brutalités envers les enfants, les Frères des Ecoles Chrétiennes ont remporté un complet succès. Ce dévouement admirable a produit des fruits, et maintenant, à l'île de la Réunion, aussi bien qu'à Madagascar, lorsqu'un planteur a besoin d'un comptable ou d'un employé de confiance, il le prend parmi les anciens élèves des frères. A Montréal, n'est-ce pas un peu la même chose? Ils sont bien rares les "book keepers" des maisons de gros de la rue Saint-Paul qui n'ont pas puisé les premières notions de tenue des livres dans les écoles des Frères. C'est que cet éducateur de l'enfance, cet être dévoué, animé du désir de se rendre utile à son semblable, se voit partout, sur les principaux points de tous les continents du globe terrestre. Et pendant qu'à Buenos-Ayres je me découvrais ému devant le marbre érigé à la mémoire de l'humble cigarettière; quand trois ans plus tard dans l'océan Indien, je vis les soeurs de Saint-Joseph de Cluny et les disciples de Jean-Baptiste de La Salle, je me rappelai avec une émotion satisfaisante que nous aussi, Canadiens-Français, nous avons dans notre belle histoire du Canada des actes de dévouement aussi dignes d'admiration. Est-ce que les noms des Canadiens-Français, que nous avons appris à vénérer sur les ge-